
INTRODUCTION

MÉTHODES LOGICIELLES ET RÉFLEXIVITÉ DU SOCIOLOGUE

Les logiciels permettant le traitement de gros corpus textuels sont encore peu utilisés en France par les sociologues. La lecture régulière des principales revues de la discipline met en évidence un paradoxe : d'un côté les matériaux non numériques, et notamment langagiers (entretiens au premier chef) dominent très largement dans la production sociologique, et de l'autre les exploitations de ces matériaux s'appuient dans la grande majorité des cas sur des méthodes manuelles, qui ne peuvent être mises en œuvre que sur des corpus limités en taille, même pour les plus formalisées et codifiées d'entre elles¹. Les explications de cette tension sont multiples, mais l'objet de ce livre n'est pas de proposer une analyse socio-historique des pratiques de recherche des sociologues, des conditions de productions d'innovations méthodologiques, ou des modalités de diffusion de ces instruments au sein des universités et des laboratoires. Tout juste peut-on noter le caractère récent d'une offre logicielle qui apparaît quand d'autres méthodes sont utilisées depuis des décennies, et appropriées comme des outils éprouvés — comme des dispositifs classiques en quelque sorte — de la discipline². Dans ce contexte, le paradoxe pointé précédemment se nourrit d'une méconnaissance, largement partagée parmi les sociologues, vis-à-vis des logiciels d'analyse textuelle³. Ce défaut de familiarité entrave le recours à ces méthodes, freine leur diffusion, leur apprentissage, leur transmission. C'est

1. Par exemple l'analyse propositionnelle du discours (Ghiglione, Matalon, Bacri, 1985 ; Ghiglione, Blanchet, 1991), l'analyse des relations par oppositions (Raymond, 1968), ou encore l'analyse structurale des récits (Demazière, Dubar, 1997, 2004).

2. Les manuels de méthode, même ceux qui s'adressent à un public chevronné, ne font, au mieux, qu'une faible place aux logiciels d'analyse textuelle.

3. Même si depuis cinq ans, sous l'impulsion de Jacques Jenny, un petit groupe s'intéresse à ces méthodes autour d'un séminaire régulier : réseau ARCATI (Atelier Recherche Coopératif sur l'Analyse Textuelle Informatisée).

par rapport à ces enjeux que se situe ce livre : il vise à expliciter ce que ces logiciels — certains d'entre eux — peuvent faire, ou plus précisément à montrer ce que les sociologues peuvent faire avec ces méthodes.

Car une posture, épistémologique, est également défendue, mise en œuvre et exemplifiée dans les chapitres qui suivent. Elle refuse de voir dans les logiciels d'analyse textuelle des solutions clé en mains pour le traitement des grands corpus, et récuse toute dérive vers un pilotage de la recherche par les outils techniques. *A contrario*, elle promeut des usages réflexifs de ces méthodes, articulés dans un va-et-vient permanent entre questionnement sociologique et expérimentation d'algorithmes. Ce n'est que dans ce cadre épistémologique que les logiciels d'analyse textuelle peuvent être mobilisés au service de la recherche sociologique. Toute autre posture, voyant dans ces méthodes des opportunités de traitement automatique de masses importantes de données, ne pourrait conduire qu'au résultat désastreux d'un asservissement de la recherche à ces logiciels.

L'objectif visant à réduire la distance des sociologues aux logiciels d'analyse textuelle, est poursuivi ici en dehors de toute perspective exclusive et de toute visée hégémonique. Il s'agit d'enrichir la panoplie des méthodes mobilisables et de renforcer un pluralisme indispensable aux avancées scientifiques, en dehors de tout classement ou palmarès. Car le choix de recourir à tel ou tel protocole d'analyse, et en amont de production, des données empiriques ne prend sens qu'en référence au questionnement sociologique formulé par le chercheur. Encore faut-il que celui-ci ait une connaissance, minimale, des outils mobilisables et une familiarité, relative, avec les ressources méthodologiques pour pouvoir faire ses choix en connaissance de cause. Dans cette démarche, ce qui est en question n'est pas l'apprentissage des fonctionnalités des logiciels et du maniement de leurs algorithmes (tous s'accompagnent de manuels et de modes d'emploi) ; c'est bien plutôt la compréhension de leurs potentialités et de leurs présupposés, l'expérimentation de leurs usages sur des corpus, l'anticipation des fruits de leur utilisation. Aussi, s'il ouvre la boîte noire des logiciels, ce livre vise surtout à arrimer le recours à ces méthodes aux pratiques habituelles de recherche. En ce sens il est fondé sur une option novatrice et originale : montrer comment ces logiciels peuvent travailler un corpus, expliciter comment les sociologues peuvent analyser leurs matériaux avec ces méthodes, donner à voir les résultats obtenus et soumettre ces productions à des regards critiques⁴.

4. Cette perspective converge avec la journée organisée par ARCATI le 27 janvier 2006, qui portait sur le thème : *Interprétations sociologiques et analyses textuelles informatisées ; retour sur cinq années d'expérience*.

De nouvelles méthodes pour les sociologues ?

Actuellement, plusieurs dizaines de logiciels permettent des analyses textuelles informatisées. Ils forment un ensemble touffu, tel un maquis dans lequel il est difficile de se repérer et de s'orienter, même si plusieurs inventaires raisonnés proposent des classifications qui fournissent d'utiles jalons (Jenny, 1996 ; Lejeune, 2006). Comme concluait un récent état des lieux des pratiques qui y recourent dans la recherche sociologique contemporaine, « le paysage de l'analyse textuelle française semble aussi varié et diversifié que nos paysages, nos vins et nos fromages, aussi compartimenté que nos vieux cantons ruraux » (Jenny, 1997). Dans les pays anglo-saxons ces logiciels connaissent une certaine homogénéisation, ou du moins ils sont désignés par un terme consacré, les CAQDAS (*Computer Assisted Qualitative Data Analysis Software*), qui n'évoque pas seulement les outils logiciels mais aussi un courant méthodologique spécifique, fortement constitué sinon totalement homogène, organisé autour de l'usage de ces méthodes. En France, rares sont les chercheurs qui se sont focalisés à titre exclusif sur ces méthodes logicielles, de sorte qu'un tel secteur méthodologique n'a pas vraiment de signification. C'est aussi que l'offre logicielle, qui est très abondante, s'enracine dans divers courants théoriques de la sociolinguistique ou des sciences du langage, dont les sociologues sont peu familiers. C'est encore que les présupposés épistémologiques et les orientations théoriques au fondement des logiciels sont multiples, même si l'intérêt pour les formes, stratégies, processus énonciatifs l'emporte largement sur les approches en termes d'analyse de contenu thématique.

La diversité, et même la dispersion, de l'offre logicielle en matière d'analyse textuelle en France reflètent en partie les conditions d'invention et de production de ces instruments. En effet, si quelques-uns correspondent à des modules dédiés de logiciels initialement conçus pour le traitement de données numériques, un bon nombre sont des applications spécifiques, développées par des universitaires ou des chercheurs, sociologues ou linguistiques, pour les besoins d'une opération de recherche particulière. Les premiers s'imbriquent dans des architectures logicielles plus vastes, construites pour l'analyse statistique et identifiées comme telles, de sorte qu'ils sont prioritairement, mais non exclusivement, orientés vers le traitement des questions ouvertes. De ce fait, l'exploitation de questionnaires fonctionne comme opération de référence, ce qui freine la diffusion de ces méthodes en dehors des cercles, minoritaires dans la sociologie française, des utilisateurs de l'analyse de données (sous-entendus numériques). Les seconds s'enracinent dans des questionnements sociologiques précis et sont conçus en référence à des problématiques spécifiques, de sorte qu'ils apparaissent étroitement liés au contexte dans lequel ils ont été

développés. Ils sont alors souvent considérés comme des méthodes indexicales dont l'exportation ne va pas de soi, ce qui limite la diffusion de ces méthodes aux groupes d'interconnaissances et d'affinités intellectuelles auxquels participent les concepteurs.

Néanmoins l'accumulation de travaux qui s'appuient sur ces outils contribue peu à peu à mettre en évidence leur intérêt et leur utilité au-delà des cercles initiaux et à aiguïser la curiosité de nouveaux chercheurs. C'est ainsi que, de manière progressive au cours de la dernière décennie, certains logiciels d'analyse textuelle ont suivi des trajectoires différentes par rapport à ces deux modèles, à la fois indépendantes des mastodontes de l'analyse statistique et de plus en plus autonomes par rapport au contexte initial marquant leur mise au point. En même temps, le fait qu'ils soient marqués par une proximité entre la conception de la méthode logicielle et la formulation de questionnements sociologiques est un attribut attrayant. Car l'interpénétration de ces deux opérations est un rempart contre les dérives de l'automatisation des traitements, et symétriquement une ouverture favorable à une approche raisonnée dans laquelle la réflexion sociologique conserve une place éminente.

Ce sont des logiciels qui relèvent plutôt de cette catégorie qui seront retenus dans la suite de ce livre, parce qu'ils présentent par définition des propriétés cohérentes avec l'objectif poursuivi de favoriser le recours à ces méthodes dans la recherche en sociologie. Mais cet ensemble réunit des situations hétérogènes : certains de ces logiciels sont diffusés par des sociétés profitables quand d'autres sont distribués gratuitement, certains sont présentés dans des sessions de formation largement ouvertes quand d'autres sont utilisés au sein de groupes plus fermés. Toutefois, ces logiciels sont l'objet d'utilisations multiples et diversifiées, qui débordent largement du contexte dans lequel ils ont été initialement produits et mis au point. Une revue trimestrielle, le *Bulletin de méthodologie sociologique (BMS)*, joue un rôle majeur dans ce processus de mise à l'épreuve sociologique des logiciels d'analyse textuelle, en publiant des articles variés, consacrés à des présentations de ces logiciels, à des exploitations de corpus textuels, à des débats sur leurs champs d'application ou leurs présupposés.

Ces logiciels contribuent à desserrer les contraintes de toute sociologie empirique, celles qui sont relatives au volume des matériaux mobilisables dans l'enquête, et ceci à un moment où les outils informatiques et les technologies de l'information et de la communication jouent un rôle croissant dans le recueil et l'analyse de données en sciences sociales (Brossaud, Reber, 2006), et où l'internet et les avancées de la numérisation documentaire donnent accès à des matériaux textuels de plus en plus volumineux. Ce phénomène n'est pas en soi une bonne nouvelle pour le sociologue, car il ne peut en tirer partie qu'à la condition de parvenir à formuler des questions de recherche pertinentes

et adéquates. Mais il demeure que la constitution de gros corpus textuels diversifiés devient de plus en plus aisée, qu'il s'agisse de documents d'archives, de dossiers de presse, de données « naturelles » enregistrées, de collections d'entretiens, de séries documentaires diverses, sans compter l'éventuelle constitution de bases de données d'entretiens ouvertes à l'analyse secondaire⁵. Les logiciels d'analyse textuelle constituent dans ce cadre une ressource pour l'exploitation de ces ensembles volumineux de matériaux. Mais dans le même temps, ces nouvelles perspectives font surgir des enjeux méthodologiques, et plus largement épistémologiques, lourds, relatifs aux usages de ces logiciels et aux postures de recherche permettant d'en tirer partie.

Quels usages et quelles postures ?

Ce contexte est favorable à l'intensification du recours à des logiciels d'analyse textuelle. Pour autant, le choix d'opter pour des méthodes non manuelles, informatisées, de traitement de matériaux non numériques ne saurait être justifié par la facilité, patente, pour constituer des corpus volumineux ; il ne saurait pas plus être argumenté par la puissance des algorithmes et des calculateurs. La familiarité des sociologues avec la technique, qui devient fascination quand certains considèrent que l'ordinateur personnel tend à devenir tout à la fois base de données, centre de documentation et laboratoire, ne garantira jamais la qualité des résultats produits ni la pertinence des questions formulées. Les logiciels doivent être considérés comme de simples outils, dont le maniement n'a de pertinence qu'en référence à des investigations sociologiques, à des questions de recherche, à des interrogations problématisées. La compréhension des procédures (informatiques) est nécessaire pour utiliser ces logiciels de manière correcte, c'est-à-dire dans le respect des contraintes techniques qui les caractérisent. Mais une utilisation correcte n'équivaut pas à une utilisation pertinente d'un point de vue sociologique, car celle-ci implique une mobilisation des outils en adéquation avec des objectifs et finalités proprement sociologiques.

Comme tout instrument méthodologique, ou, mieux, technique, les logiciels exposent au syndrome de la boîte noire, contre lequel le chercheur doit lutter en s'attachant à expliciter les opérations réalisées sur ses matériaux : production, structuration, codification, réduction, exploitation, interprétation, etc. Le risque est ici égal de celui qui guette le sociologue qui traite manuellement ses matériaux (entretiens, observations, documents), même s'il prend une forme différente. Car il est illusoire de penser que l'intuition et la subjectivité sont

5. Pour une illustration récente de ce genre d'initiative, voir la journée d'étude *L'Analyse secondaire en recherche qualitative. Utopie ou perspectives nouvelles?*, organisée à Grenoble les 3 et 4 novembre 2005 par le groupe de travail CAPAS.

écartées par l'usage de procédures informatisées, sauf à prétendre que le métier de sociologue consiste pour une bonne part à déléguer les opérations de recherche à un pilote automatique. De quelle utilité pourraient être des outils qui rendraient le sociologue sourd et aveugle, et quelles connaissances pourraient produire des sociologues affectés de surdité et de cécité ? Aussi les usages des logiciels d'analyse textuelle doivent-ils rompre radicalement avec toute tentation techniciste qui y verrait un moyen décisif pour réduire la place de l'intuition du chercheur dans l'activité analytique et pour éradiquer le bricolage qui serait irrémédiablement associé aux traitements manuels. Car le traitement informatisé ne situe pas magiquement le chercheur du côté de la rigueur. Au contraire, il l'expose aussi à une dérive vers des pratiques troubles, opaques pour ses pairs et même, pourquoi pas, imperceptibles par lui-même si elles se coulent dans les protocoles programmés et sont dictées par les contraintes de l'outil.

Les oppositions entre traitements manuels et informatisés des données textuelles n'ont guère de sens, car ce sont les pratiques concrètes des chercheurs et les usages précis qu'ils en font, qui doivent être soumis au jugement des pairs, et non l'instrument méthodologique en tant que tel. D'ailleurs, en dépit d'un certain manque de lisibilité, l'analyse textuelle informatisée a contribué de manière directe, sinon décisive, à la remise en cause de clivages formels et stériles, qui ont longtemps traversé de nombreux manuels de méthodes et marqué les pratiques de recherche. Avec son émergence et son affirmation, il devient caduc d'opposer les grandes bases de données numériques et les petits corpus de matériaux textuels, puisque de larges ensembles de textes (entretiens, documents...) sont désormais exploitables. Plus, il devient inopérant d'y associer des méthodes d'analyse radicalement différentes : des méthodes automatisées produisant des résultats contrôlés et contrôlables, fondées sur des protocoles attestés et reproductibles de vérification ; et des méthodes artisanales débouchant sur des résultats bricolés et inspirés, basées sur la créativité et l'intuition personnelle du chercheur.

Aussi les usages des logiciels d'analyse textuelle doivent être inséparables d'une réflexivité organisant des va-et-vient entre le traitement des matériaux et le travail interprétatif, entre les analyses empiriques et les conceptualisations. La sophistication des instruments ne doit jamais faire perdre de vue les hypothèses, les questionnements et les problématiques, qui doivent guider tout cheminement de recherche. Car les traitements informatisés, les plus rudimentaires comme les plus sophistiqués, ne sont jamais neutres, pas plus que les simples calculs de fréquences ou les classifications hiérarchiques. Cela conduit à écarter des usages purement inductifs, ou exploratoires, des logiciels qui donneraient au corpus le statut de source de l'analyse. À l'inverse, ces traitements

ne peuvent être réduits à être des instruments discrétionnaires fournissant des réponses attendues à un système hypothétique fort. Cela conduit à écarter des usages purement déductifs, ou confirmatoires, des logiciels qui ravaleraient le corpus au rang de simple alibi de l'analyse. Les usages réflexifs et contrôlés, appuyés sur des questionnements sociologiques des corpus textuels, dans la filiation de la *Grounded Theory* (Glaser, Strauss, 1967) semblent plus pertinents, à condition d'en comprendre les principes et d'en tirer les conséquences pratiques.

Travailler avec des logiciels

La posture réflexive et les itérations entre traitements des matériaux et interprétations ne sont l'apanage d'aucune méthode en particulier. Sans doute devraient-elles organiser toute recherche sociologique soucieuse d'ancrage empirique comme de théorisation. Mais le travail avec des logiciels d'analyse textuelle, est propice à l'explicitation des activités précises dans lesquelles cette réflexivité peut se concrétiser. En effet l'objectivation des procédures de traitement dans des lignes de commande permettant de piloter des algorithmes, et la formalisation des résultats obtenus dans des graphes, tableaux, et autres schémas, permettent de décomposer plus aisément que dans des analyses manuelles ou artisanales les opérations effectuées par le sociologue. Cela rend plus facile l'élucidation des relations, nouées dans toute activité de recherche, entre les contenus et caractéristiques des textes et les catégories et activités du sociologue.

Ces articulations sont souvent examinées du côté des *outputs*, c'est-à-dire des conclusions issues de l'analyse du matériau. La multiplication des indicateurs, les mises à l'épreuve d'hypothèses successives, les interactions entre les traitements des données et les cheminements interprétatifs, donnent à voir le travail sociologique en actions. La reprise de résultats, l'énonciation de nouvelles hypothèses, la formulation de nouvelles commandes, l'ajustement des conclusions, permettent de montrer comment les logiciels d'analyse textuelle peuvent servir un questionnement sociologique, comment le sociologue s'en sert pour satisfaire, modifier, démultiplier ses interrogations.

De manière complémentaire, et toute aussi indispensable, ces articulations peuvent aussi être envisagées du côté des *inputs*, c'est-à-dire de la production des données, en amont de la formation de résultats interprétables sociologiquement. Le rassemblement de textes, discours ou productions écrites en un corpus pertinent, la structuration de celui-ci en un ensemble précisément délimité, son organisation en classes, son découpage en sous-ensembles, son codage en catégories lexicales, etc., sont autant d'opérations qui font partie intégrante

du travail sociologique. À ce titre, elles doivent être explicitées en référence à des principes clairs, elles doivent être effectuées selon des règles précises. Et ces principes et règles ne peuvent être dictés par les seules contraintes des logiciels, mais doivent aussi traduire des interrogations sociologiques.

Que l'on regarde du côté des *outputs* ou du côté des *inputs*, la réflexion sociologique est bien le guide qui oriente le pilotage des commandes adressées au logiciel, de sorte que le recours à cet instrument n'aboutisse pas à une abdication de l'imagination sociologique, mais permette une traduction de celle-ci en propositions précises et opératoires. C'est bien là notre objectif que d'explicitier et fonder cette posture, réflexive, dans l'usage, sociologique, de ces outils logiciels. C'est-à-dire une posture qui ne les réduit pas à des instruments d'objectivation et d'administration de la preuve dont les résultats s'imposeraient au chercheur, mais une posture qui les considère comme des ressources mobilisables, parmi d'autres, pour nourrir des interrogations sociologiques, tester des lectures interprétatives, éprouver des significations provisoires, enrichir des théorisations vivantes, et, finalement, stimuler l'imagination sociologique. Pour cela nous proposons la mise en actions de plusieurs logiciels sur un même corpus, dans l'objectif de mettre à jour et expliciter le travail sociologique investi dans le recours à ces outils.

Des mises à l'épreuve sur le même corpus

De nombreux exemples de telles études de cas sont disponibles, mais il est difficile de les rapprocher car chaque cas se singularise par des matériaux spécifiques. Aussi la formule adoptée ici est inédite : elle consiste à étudier un même corpus en recourant à plusieurs méthodes logicielles d'analyse textuelle. Le corpus choisi est constitué de l'ensemble des résumés des communications proposées au premier congrès de l'Association française de sociologie, soit plus d'un millier de textes, répartis dans plus de quarante réseaux thématiques. Les logiciels utilisés sont les suivants : Alceste, Calliope, Prospéro et Trideux. Toutes ces méthodes ont déjà fait l'objet de présentations détaillées dans le *Bulletin de méthodologie sociologique*. Alceste a été présenté par son auteur, Max Reinert, à deux reprises (Reinert 1987 ; 1990). Calliope a été présenté dans un article récent (van Meter, Cibois et Saint Léger, 2004). Il s'agit de la version Windows, mise au point par Mathilde de Saint Léger, de Leximappe-Lexinet, qui avait été précédemment présenté à deux reprises (van Meter, Turner et Bizard, 1995 ; van Meter et Turner, 1997). Prospéro, et sa version interactive, Marlowe, ont fait l'objet d'un dossier thématique publié dans le numéro 79 du *BMS* (Chateauraynaud, Reber et van Meter, 2003). Trideux a été présenté par Philippe Cibois, son concepteur (Cibois 1984 ; 1995).

Le corpus choisi est particulier et assez différent des corpus habituellement exploités avec tel ou tel de ces logiciels : il ne s'agit pas d'un échantillon d'entretiens de recherche, d'un dossier de presse, d'un ensemble de documents d'archives, ou de toute autre composition de matériaux rassemblés ou produits dans le cadre d'une enquête, et donc constitué en fonction d'un questionnement sociologique. Ce corpus, improbable en quelque sorte, présente pourtant certains avantages. D'abord son caractère extravagant pousse à l'explicitation des modalités, conditions et contraintes associées à son analyse par tel ou tel logiciel ; il fait reculer les frontières des implicites qui accompagnent souvent les utilisations des logiciels, et qui sont justifiés parfois par l'existence de documents de présentation destinés à argumenter leur usage, en toute généralité. Sur un registre tout à fait différent, ce corpus constitue une trace de la production sociologique, essentiellement française, contemporaine. Certes cette trace ne peut être considérée comme représentative des productions de l'ensemble des sociologues, même si les thématiques couvertes sont très diversifiées et le nombre de contributeurs très élevé. Elle n'est pourtant pas sans signification par rapport aux intérêts de recherche, aux thèmes d'investigation, aux cadres analytiques qui parcourent et travaillent la discipline dans la période actuelle.

Ce corpus est aussi une cristallisation d'un moment singulier de l'histoire de la sociologie en France, correspondant au premier congrès de la toute jeune Association française de sociologie. Ce congrès s'est déroulé en février 2004. Il a réuni près de 3 000 participants, qui ont présenté plus de 1 000 communications. Celles-ci étaient réparties dans 43 « réseaux thématiques⁶ », qui constituent l'ossature de l'AFS⁷, et qui avaient lancé chacun leur propre appel à communication. La base de données exploitée est constituée de l'ensemble des résumés des communications, dont le nombre est très variable selon les réseaux, puisqu'il fluctue de 57 pour le plus important à 4 pour le plus faible⁸. C'est à partir de cette base que les sociologues sollicités ont constitué des corpus, exploités avec différents logiciels.

La réflexivité sur les opérations de recherche

Conformément à la problématique qui est au cœur de notre entreprise, il ne s'agit pas de comparer terme à terme des logiciels en les instrumentant comme des produits de consommation offerts aux sociologues, comme des produits dont les usages guideraient les utilisateurs, des produits qui en quelque sorte commanderaient le sociologue. Car le risque serait alors important de

6. On trouvera en annexe la liste des intitulés de ces 43 réseaux thématiques.

7. Le site de l'Association française de sociologie est à l'adresse suivante : <www.afs-socio.fr>.

8. On trouvera en annexe la distribution du nombre de communications par réseau thématique, pour ceux qui en comptent au moins vingt.

fabriquer une fiction d'avancées méthodologiques, quand les usages mécaniques de ces logiciels conduiraient au contraire à un enfermement sur les techniques et à une régression de la discipline. Or, si ces méthodes logicielles incorporent des procédures cadrées et spécifiques de traitement des matériaux, elles servent aussi des objectifs de connaissance variés et définis en amont par le sociologue. Si elles font des choses différentes inscrites dans leurs algorithmes, elles s'articulent à des approches sociologiques contrastées et élaborées avec d'autres outils, qu'on appelle habituellement théoriques, conceptuels, analytiques, etc. Il s'agit donc de comparer des approches sociologiques différenciées d'un même corpus, qui mobilisent des méthodes elles aussi différenciées ; il s'agit de montrer que les outils logiciels peuvent servir des lectures variées, et d'indiquer ainsi la voie à des usages raisonnés et fructueux.

Les trois premiers chapitres rentrent véritablement à l'intérieur du fonctionnement, en réel, de logiciels qui sont mis à l'épreuve du même corpus. Les auteurs ont eu toute latitude pour exploiter les matériaux qui leur ont été proposés. De manière inhabituelle, et presque inversée par rapport aux conditions ordinaires de recherche, ils ont été dépositaires de matériaux avant d'avoir formulé quelque questionnement sociologique. De fait, ces matériaux n'ont pas été constitués en référence à une piste de recherche ou à une problématique analytique. Les chercheurs qui ont accepté de jouer le jeu ont donc été placés dans une position malcommode. Cet inconfort a été un stimulant pour expliciter les postures adoptées et les traitements réalisés. Dans chaque cas, les chercheurs se sont efforcés de retracer chaque étape et chaque opération de leur cheminement, indissolublement théorique et méthodologique. Ils ont tenté de relier les utilisations des logiciels aux questions et objectifs de connaissance privilégiés. Ils ont cherché à argumenter chaque décision et choix d'exploitation, à distance de toute dérive techniciste. La mise en série de trois textes, qui s'appuient sur des logiciels différents, vise à éclairer de manière plus précise encore ce que ces méthodologies peuvent apporter à la production de résultats et aux avancées des connaissances dans les sciences sociales.

Le chapitre suivant rassemble deux contributions centrées sur les rapports entre traitement (informatisé) des matériaux langagiers et traitement (épistémologique) du langage par les sociologues. À partir des acquis de l'analyse de discours, la première cherche à préciser les apports, et les limites, des logiciels d'analyse textuelle à partir d'une grille de lecture qui croise des hypothèses sur la langue (lexique, syntaxe, argumentation) et des hypothèses sociologiques sur l'organisation du contenu du discours. La seconde positionne le recours à des logiciels d'analyse textuelle (en l'espèce Trideux et ses derniers développements) dans une configuration que les sociologues rencontrent fréquemment : il s'agit d'exploiter des entretiens approfondis et des réponses à des questions

Introduction

ouvertes dans un questionnaire et de croiser les caractéristiques sociales des locuteurs et les mots qu'ils utilisent. Ce chapitre complète la perspective suivie dans les trois premiers, en suivant deux directions bien différenciées: d'une part celle de l'explicitation, épistémologique, de la pluralité des postures de recherche des sociologues vis-à-vis des discours, d'autre part celle, pratique, de la diversité des matériaux langagiers offerts à l'analyse des sociologues.

Le livre se clôt sur une conclusion qui reprend de manière synthétique les enjeux du recours aux logiciels d'analyse textuelle dans les sciences sociales. Cette explicitation est supposée contribuer à faire rentrer ces outils dans le cercle des méthodes consacrées de ces disciplines, en faisant résonner leurs usages avec les questions et débats méthodologiques et épistémologiques les plus contemporains: construction des données par des opérations de codage, sélection, classements; interprétation des matériaux par des opérations de traduction, nomination, désignation; théorisation des résultats par introduction de catégories analytiques, agrégation, généralisation, etc.